

Florence M.-Forsythe

MARIA CASARÈS  
UNE ACTRICE  
DE RUPTURE

LE TEMPS DU THÉÂTRE  
*ACTES SUD*

*À Carol-Ann Willering et Isabelle Yhuel.*

*Patrie, terre, racines si aisément conquises ne font jamais le vrai sol des personnes déplacées, et le plus grand privilège de l'exilé se tient peut-être dans la chance qui lui fut donnée d'apprendre à marcher sur la pointe d'un seul pied.*

MARIA CASARÈS,  
*Résidente privilégiée, Fayard, 1980.*

La série “Le temps du théâtre” a honoré l’acteur , son expérience et son discours grâce aux trois ouvrages de Yoshi Oida, *L’Acteur flottant*, *L’Acteur invisible* et *L’Acteur rusé* qui ont connu un grand succès parmi nos lecteurs. Avec l’ouvrage de Florence M.-Forsythe consacré à *Maria Casarès, une actrice de rupture* nous entendons ouvrir davantage la voie aux acteurs dans le cadre de la série. Nous souhaitons les convier à s’exprimer pour témoigner de leur parcours et à fournir ces secrets artisanaux dont ils sont les détenteurs passagers. Une manière de pénétrer dans le concret de l’acte théâtral pour parvenir à son foyer – l’acteur – et saluer son travail de jadis autant que révéler les mutations d’aujourd’hui. Qu’est-ce qui perdure et qu’est-ce qui se modifie dans l’art de l’acteur appelé à se transformer sans se perdre, à s’adapter sans s’égarer, à se renouveler tout en sauvegardant son ancien legs.

Les acteurs, ces héros du théâtre, patrimoine immatériel, vont trouver désormais une place de choix afin d’entretenir leur légende et donner à saisir, fût-ce fugitivement, leur génie. “Le temps du théâtre”, le temps des acteurs, voilà notre défi à l’heure où peut-être ils nous sont plus nécessaires que jamais.

GEORGES BANU ET CLAIRE DAVID



## AVANT-PROPOS

De Maria Casarès, l'on peut voir aujourd'hui le Visage dans *Orphée* de Jean Cocteau ou dans *Les Dames du bois de Boulogne* de Robert Bresson, comme dans *La Lectrice* de Michel Deville. On y saisit l'intensité de sa présence. Pour ceux qui l'ont vue jouer au théâtre, elle est l'actrice d'exception qui marque le xx<sup>e</sup> siècle. Mais que reste-t-il, au travers de l'éphémère qu'est le théâtre, de l'art de cette comédienne qui en traverse les courants jusqu'à devenir elle-même une Figure de scène ?

Comme témoignages, nous avons celui de la comédienne Béatrix Dussane, son professeur au Conservatoire, qui relate la progression de Maria Casarès sur la scène française de 1939 à 1953. Maria Casarès a elle-même écrit *Résidente privilégiée*<sup>1</sup>, un livre dans lequel elle traque sa mémoire d'où jaillissent des pans de vie et de théâtre. Elle avait également le projet de rédiger un livre sur le théâtre mais elle n'aura pas eu le temps de le faire.

Personnellement, j'ai découvert Maria Casarès, adolescente. Ignorant qui elle était, je fus profondément saisie par quelque chose d'intraduisible qui émanait de cette comédienne que je voyais dans *Britannicus* de Racine, où elle jouait Agrippine, au théâtre des Célestins de Lyon. La

1. Maria Casarès, *Résidente privilégiée*, Paris, Fayard, 1980.

mise en scène de Jean Meyer était conventionnelle mais quelque chose se passait dès qu'elle apparaissait, même vêtue en péplum ! Au-delà de la voix, ce fut sans doute sa présence, une sorte *d'être là*, une vibration organique jointe à une intelligence sensible que je n'avais jamais perçue au théâtre avec autant d'intensité. Plantée là, elle "fabriquait" devant nos yeux de l'inattendu. J'en oubliais le décor pour observer comment les autres acteurs s'intégraient dans le jeu qu'elle dirigeait. De cet ensemble, Maria émergeait, et je l'assimilais à des œuvres contemporaines comme les sculptures de Giacometti. Au-delà de la comédienne, c'était une Figure que je voyais, avec une rareté de présence, une façon d'être là, presque immobile ou, au contraire, se déplaçant parfois brusquement, Figure qui possédait une énergie vibratoire concentrée dans le personnage qui, bien que hiératique le plus souvent, ne cessait pourtant d'être en mouvement, semblable à *L'Homme qui marche*.

Plus tard, une amitié pudique s'est nouée. Maria me racontait ce qui lui était essentiel dans son rapport au théâtre comme dans ses liens avec les êtres. Bien sûr, je prenais des notes ; bien sûr, tous les spectacles que j'ai pu voir jusqu'en 1996 sont gravés dans ma mémoire. Pour France Culture, j'ai enregistré avec Maria Casarès des entretiens dans le cadre des *Chemins de la connaissance : Hécube* "La chienne aux yeux de feu" en 1989 et *De la dramaturgie* "Au foyer vital de la scène" en 1990. À partir des échanges nombreux que nous avons eus au cours de ces années, j'avais également écrit à sa demande le scénario d'un film qui n'aura pu voir le jour, à cause de son décès.

Ces pages sont nées d'un désir de partager, avec ceux qui n'ont pas eu le privilège de voir jouer Maria Casarès, ce qui fait d'elle une actrice rare, inattendue dans ses métamorphoses, à chaque fois dépassant ses limites, en rupture avec les modes, et ce, pour vivre entièrement et jusqu'au bout d'elle-même l'Aventure du théâtre.

## EXILS ET DÉFIS

### *Une enfance galicienne*

“Tu n’es qu’un cri!” La phrase est lâchée par Santiago Casares<sup>1</sup> Quiroga qui s’adresse à sa fille chérie. María Victoria part alors sur les rochers de la Costa de la Muerte pour crier face à l’océan *Les Enfances du Cid* (*Las Mocedades del Cid*) de Guillén de Castro. C’est le cri d’une vitalité débordante qui s’instaure dans un dialogue avec les éléments. Le vent, les vagues, la bruine océane font partie du jeu.

María a huit ans. La Galice, à laquelle elle appartient, est un pays de brumes celtiques où se découvre, au nord-ouest de la péninsule Ibérique, une terre aux forces telluriques. Avec le Finisterre, un monde finit dans ce coin de La Corogne où l’océan rageur se heurte à des falaises abruptes. Vitola, ou Vitoliña comme son père la surnomme affectueusement, s’accorde aux rythmes de cette province, dont la vie est gouvernée par les lunaisons des pêches d’équinoxe.

1. En espagnol le nom de Casares s’écrit sans accent. María Casarès francisera son nom en ajoutant un accent grave sur le “es”. Aussi, quand il s’agit de mentionner son père, je préserve l’orthographe espagnole.

Au fil des histoires que son père lui a racontées sur ses ancêtres, Maria s'est approprié sa généalogie et s'enorgueillit d'avoir hérité de son arrière-grand-père son sens du défi, sa combativité, auxquels se mêle, dit-elle, un "goût prononcé" pour la conquête. Elle a reçu de lui une façon d'être *alba*, c'est-à-dire de se tenir debout, de chasser toute tentation de mollir et de s'interdire à elle-même toute forme d'apitoiement.

Par son père, elle sait que ses ancêtres paternels sont des notables reconnus et estimés pour leur engagement à défendre les valeurs d'une aristocratie humaniste et républicaine. Héritiers de la pensée du Siècle des lumières, ce sont des progressistes libéraux. C'est ainsi que son grand-père, Don Casares Paz, œuvre pour ses concitoyens de La Corogne et soutient les plus démunis, au point que ses actions lui vaudront d'être élu maire de la ville. Selon la tradition familiale, il est franc-maçon et athée. Pour autant, il n'est guère enclin à compatir au sort de son épouse, atteinte d'épilepsie, et qu'il protège en chargeant des paysans de s'occuper de sa santé fragile, quand ses nerfs lui font vivre des crises angoissantes. Maria gardera d'ailleurs sa vie durant la peur que ce mal, qui sévit non seulement du côté paternel mais également maternel en la personne de sa tante, ne l'atteigne.

Maria fait partie de cette bourgeoisie éclairée et aisée de Galice, appelée à s'accomplir dans l'action sociale et politique. Ainsi, son père Santiago Casares Quiroga deviendra le leader des forces indépendantes de la Galice autonome en 1930.

C'est à La Corogne, où il naît le 8 mai 1884, qu'il rencontre Gloria Pérez Corrales et qu'il l'épouse dès la mort de son propre père en 1920. Cela fait plus de huit ans que le fils de famille Casares est tombé amoureux



de la belle jeune femme, à la peau parsemée de petites taches de rousseur et possédant dans ses yeux clairs un fond lointain de sang celtique. Elle est apprentie modiste dans un atelier de couture. Gloria Pérez possède une sensibilité romanesque, aime les rêves d'amour et de chevalerie. Fièrre et parfois hautaine par timidité, elle-même est issue d'une mère ayant eu ses trois enfants hors mariage. Bien que vivant dans une Espagne profondément catholique, la grand-mère de Maria, Doña Pilar Corrales, ne connaît pas de mise à l'écart de la part des habitants de son village, qui la respectent en tant que mère travailleuse faisant tout pour protéger un fils alcoolique et une fille aînée épuisée par des crises d'épilepsie. Seule sa cadette, Gloria, aura échappé à ces maux qui touchent alors une grande partie de la population.

En fait, Maria se reconnaîtra dans l'indépendance d'esprit de cette grand-mère maternelle qui a choisi de ne vivre que selon son cœur. Elle se retrouvera également dans ses ancêtres paternels devenus des figures de héros à ses yeux, comme l'atteste l'une de ses cousines vivant près de Clermont-Ferrand. Quand je l'ai rencontrée, elle a aussitôt évoqué pour moi la légende familiale de l'arrière-grand-père qui tuait des loups à mains nues.

Maria naît, en 1922, dans cette famille des Casares et des Pérez où elle est accueillie avec bonheur quand bien même ses parents auraient préféré ne pas avoir d'enfant. Santiago Casares Quiroga élève déjà sa petite fille Esther qu'il a eue d'une liaison passagère avec sa logeuse lors de ses années estudiantines à Madrid, où il achevait ses études de droit. Esther, née vers 1910, est la demi-sœur de Maria. Toutes deux grandissent dans

la vaste et belle demeure héritée par Santiago Casares de son père, après que ses neufs frères et sœurs sont décédés de maladies infantiles ou de pleurésie. Lui-même, avant-dernier des enfants de Don Casares Paz, est de constitution fragile. Son père l'envoie faire de fréquents séjours dans les sanatoriums de France et de Suisse. Au cours de ces voyages, Santiago renoue avec la tradition francophile familiale.

À La Corogne, Maria, choyée, va grandir dans un environnement d'amour et les premières années de sa vie suivent les péripéties de la vie politique de son père.

Une photographie montre Santiago Casares Quiroga de la Paz y Moredo en 1930. De fière allure dans un complet veston, il tient entre ses mains d'esthète une cigarette anglaise. Son regard laisse échapper une lueur d'ironie de ses prunelles grises. Fidèle à l'éthique de ses pères, il aspire à une carrière politique, étant devenu, après la disparition de ses frères, le chef de la famille et pour ainsi dire le dernier représentant de cette branche des Casares. Aussi crée-t-il avec Antón Villar Ponte, en 1927, *L'Organización Republicana Gallega Autónoma* (l'ORGA) dont l'objectif est d'instaurer une nouvelle république espagnole. Cependant, alors que la monarchie d'Alphonse XIII est remplacée par la dictature militaire de Primo de Rivera, des membres extrémistes de ce comité passent outre les consignes de modération de Casares et fomentent une tentative d'insurrection populaire. La mutinerie échoue. Les responsables du comité révolutionnaire sont arrêtés puis jugés par un tribunal militaire dont l'organisation a été confiée à un autre Galicien, Francisco Franco Bahamonde. Santiago Casares Quiroga est emprisonné et torturé dans un mitard de moins de six mètres carrés à la prison de Jaca. Le 14 décembre 1930, il sera

transféré à la Cárcel Modelo (la prison modèle) de Madrid où Gloria Pérez et sa fille Maria lui rendent visite. À huit ans, la fillette retrouve son père, visage décharné. Aucun son ne peut sortir de sa gorge, tant elle est choquée par cette vision. Ce qui se devine dans son regard est proche, se souviendra-t-elle dans *Résidente privilégiée*, de la folie des fous peints par Goya. À quelque temps de là, il est relâché puis assigné à résidence dans sa demeure de La Corogne. À son arrivée du train, ses partisans le portent en triomphe jusque chez lui. Pourtant, sur le balcon, d'où il salue la foule, Maria l'entend murmurer à sa femme ces paroles prémonitoires : "Regarde-les, Gloria. Je leur donne deux ans pour me jeter des oranges<sup>1</sup>."

L'année 1931, où Santiago Casares Quiroga se retire de la vie politique, est une aubaine pour Maria, car il utilise sa disponibilité forcée pour prendre en charge l'éducation de sa cadette. Il lui inculque une façon d'être au monde, de voir ce qui l'environne sans a priori et développe chez elle libre arbitre et indépendance d'esprit. Adeptes des théories de Darwin, son objectif est de l'amener à comprendre l'Homme dans son rapport à la vie, non pas par des leçons apprises, mais par l'expérience et la confrontation directe avec la réalité. Ainsi, la met-il devant le ballet d'amour et de mort d'une mante religieuse qui dévore son mâle après l'accouplement, ce qui impressionne durablement la petite fille de neuf ans.

La vie est si riche de découvertes! À La Corogne, ville de bord de mer, Maria est préservée du monde urbain et n'a d'autres contraintes que celles d'être

1. Maria Casarès, *Résidente privilégiée*, Paris, Fayard, 1980, p. 22.

fidèle à ses désirs et de suivre docilement l'éducation paternelle.

En dehors des jours où elle va sur la plage avec sa mère, son terrain de jeu préféré est le jardin qui s'étend devant la maison où elle grandit, au 12 calle Panaderas. La demeure possède un escalier à double révolution qui descend sur un parterre de magnolias et, dès qu'il lui est possible, Maria s'installe dans un arbre, un livre à la main. Sur ce perchoir, la voilà entraînée dans de nouvelles aventures, en train de guetter "des bandits des sierras qui viennent la chercher pour l'emmener sur leurs chevaux, la chemise défaits et ils ont tous quarante ans" confiera-t-elle, adulte, à Paul Guth, qui le rapportera dans son journal du tournage des *Dames du bois de Boulogne*.

Les soirées d'hiver, elle rejoint son père dans le fumoir. Sa voix la transporte dans des récits fantastiques, que ce soit ceux d'Edgar Allan Poe ou du Galicien Don Ramón María del Valle-Inclán avec ses contes du *Jardin ombreux*. Petite fille aux élans de garçon manqué, à l'énergie débordante, Maria s'assagit quand arrive l'heure des récits.

À la découverte de la nature proposée par son père s'ajoute donc le plaisir de partir à l'aventure dans la bibliothèque paternelle qui compte plus de 20 000 ouvrages. Son souvenir le plus saisissant est sa découverte de l'œuvre de William Shakespeare, au travers d'un bel exemplaire relié, laissé sur une table par son père, et dont elle ne peut s'empêcher de feuilleter les pages en papier bible. C'est un coup de foudre, une révélation qui la suivra toute sa vie.

Dans la bibliothèque, il lui arrive d'observer au plus près les mouvements des étoiles à travers le télescope de son père. À La Corogne, la Voie lactée suit le trajet

d'une ancienne route gallo-romaine, nommée la "route de Pluton", du nom de ce dieu de l'Hadès qui la fascine. Dans *Résidente privilégiée*, elle raconte comment elle se met symboliquement sous sa tutelle car comme elle est née un 21 novembre, la maison de Pluton se trouve dans son ciel astral. C'est également Pluton, le dieu des transmutations, qui la gouverne puisqu'elle naît sous le signe du Scorpion.

Hélas, à l'annonce de la proclamation de la Seconde République espagnole, le 14 avril 1931, Maria doit quitter le paradis de l'enfance pour suivre ses parents à Madrid. Le président du gouvernement provisoire, Niceto Alcalà-Zamora, vient d'appeler Santiago Casares à la direction du ministère de la Marine. À Madrid tout lui est étranger. D'abord la langue, le castillan qu'elle apprend puisqu'elle ne parle que le galicien. Le rythme de la capitale n'a rien à voir avec celui du bord de mer.

Cependant elle découvre à Madrid le musée du Prado qui l'impressionne quand elle y voit les toiles du Greco, de Vélasquez et surtout de Goya. D'emblée, elle se sent attirée par ce monde qui renvoie une image fascinante de la cruauté avec ses vieilles édentées qui tiennent un livre sur lequel est mentionné "*Que tal?*" Ses parents l'ont inscrite dans un établissement pilote d'enseignement libre, l'Instituto-Escuela, à l'éducation fondée sur un éveil de la curiosité comme sur une mise en pratique du jugement personnel face à la vie, au monde et aux autres. Durant ces cinq années, de 1931 à 1936, Maria acquiert une maturité et se forge une curiosité aiguisée pour tout ce qui concerne la vie et les choses plus intimes de l'éveil des sens.

Le théâtre qu'elle découvre au travers de rôles comme celui de la Terre-Mère n'est encore qu'un jeu. L'occasion

d'une fête de fin d'année lui permet de tenir un rôle dans *Le Prince qui a tout appris dans les livres*, de Jacinto Benavente, que met en scène le poète Rafael Alberti, alors enseignant dans cet établissement tout comme la sœur de Federico García Lorca. Revêtue d'une cape noire qui la couvre de la tête aux pieds, munie d'un bâton, elle est une sorcière aux allures de bohémienne guettant la croisée des routes dans l'espérance que son destin se réalise, qu'elle se transforme en prince. Cette présentation possède le caractère authentique de la première fois : “[...] je sais maintenant que j'ai connu alors – la seule fois de ma vie peut-être et en tout cas à ce degré –, un jeu parfaitement pur, où il n'y avait rien d'autre que la découverte, sans aucun souci de recherche, de culture, de conquête, de combat, d'art ou de séduction. Exempt de tremblement, de trac, inconscient du public. Empreint d'une divine autorité<sup>1</sup>.”

Mais voilà qu'à Madrid s'installe une rivalité entre la mère et la fille. Qui est Gloria Pérez? Un portrait en pied la montre dans la maturité de sa vie de femme. Elle doit avoir une trentaine d'années. Le buste cambré possède une légère arrogance, et un brin de nonchalance marque le bras qui pend langoureusement. Elle est en robe de soirée. Peut-être accompagne-t-elle son époux à un dîner officiel. Le regard est hautain. On perçoit, sur ce visage, un lointain vague à l'âme.

Maria parle de sa mère en la nommant tendrement ma “douce-amère”. Oui, douce par l'amour qu'elle lui prodigue, mais parfois amère dans cette rivalité qui plus tard, à l'âge adulte, verra Maria et sa mère se

1. *Ibid.*, p. 92.